Arthur MACHEN

Quelques bibelots de jade

Traduction et notes
Laurent Mathis

Bibliographie d'Arthur Machen
par Alain Sprauel

Les enfants de la nuit
2024

Introduction

« La littérature, telle que je la conçois, est l'art de décrire l'indescriptible ; l'art d'exposer des symboles capables de laisser entrevoir les mystères ineffables qu'ils recouvrent ; l'art du voile, qui révèle ce qu'il dissimule[1]. »

C'est avec cet art triple qu'Arthur Machen (1863-1947) a façonné ces *Quelques bibelots de jade*, étranges bijoux d'une fin de siècle placée sous le signe de la décadence et du symbolisme. Car s'ils parurent en 1924 sous le titre *Ornaments in Jade*, les textes contenus dans ce volume furent tous composés à la fin des années 1890 et s'abreuvent aux mêmes sources que *Le Grand Dieu Pan* ou *Les Trois imposteurs*, chefs-d'œuvre publiés par Arthur Machen au cours de cette décennie. Ils s'en distinguent néanmoins par leur grande concision, ce qui leur valut parfois d'être qualifiés de poèmes en prose, le titre du recueil se voulant peut-être un écho aux *Émaux et camées* de Théophile Gautier. Arthur Machen préférait quant à lui les décrire comme des « expérimentations ». Cette concision renforce leur pouvoir d'évocation et consacre leur nature de textes-symboles capables de laisser entrevoir les mystères ineffables de la chair et de l'esprit.

Textes à vocation de symbole, ils s'exposent eux-mêmes sous l'apparence symbolique de bibelots de jade. Paul Bourget, qui proposa l'une des premières analyses de l'esprit décadent, comptait l'amour du « Dieu Bibelot[2] » au nombre de ses caractères symptomatiques : « Le bibelot, manie raffinée d'une époque inquiète où les lassitudes de l'ennui et les maladies de la sensibilité nerveuse ont conduit l'homme à s'inventer des passions factices de collectionneur[3] ».

---

[1] Arthur Machen, *Far Off Things*, Martin Secker, Londres, 1922.
[2] Paul Ginisty, *Le Dieu Bibelot*, A. Dupret, Paris, 1888.
[3] Paul Bourget, *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*, Alphonse Lemerre, Paris, 1886.

Le choix du jade n'est sans doute pas plus innocent que celui du bibelot. Les décadents ont le goût du vert. Oscar Wilde ne qualifie-t-il pas d'« étude en vert » son esquisse biographique de Thomas Griffiths Wainewright, dandy assassin ayant « la curieuse passion du vert qui chez les individus est toujours le signe d'un subtil tempérament artistique, et dénote chez les peuples un relâchement, sinon une décadence des mœurs.[4] » ? Toutefois, cette prédilection ne se polarise pas sur sa nuance printanière, lumineuse et gaie, symbole de renaissance, mais bien plutôt sur celle du jade, qui se glace de reflets sombres ou se dégrade en verdâtre. En effet, plus que toute autre pierre, le jade possède cette « transparence glauque » qui fascine et obsède le duc de Freneuse dans *Monsieur de Phocas* de Jean Lorrain. Ses teintes évoquent également l'absinthe et la chartreuse dont le Des Esseintes de Huysmans[5] emplit les tuyaux de son orgue à liqueurs. Il présente les gradations de vert que ce même Des Esseintes tente de reproduire en revêtant d'une parure de gemmes la carapace d'une tortue. Si ces *Bibelots* multiplient donc les références à l'esthétique décadente, la vision du monde qui s'y exprime emprunte cependant davantage au symbolisme, plus particulièrement au mouvement symboliste français.

En effet, dans ces nouvelles, le monde perçu par notre vue imparfaite n'est pas ce voile opaque décrit par le docteur Raymond dans *Le Grand Dieu Pan*, un voile occultant qu'il est nécessaire de lever pour pouvoir contempler « le monde réel ». C'est tout le contraire. Car si ce que nos yeux distinguent s'apparente effectivement à un « voile chatoyant », celui-ci est « empli de signification, comme une ancienne tapisserie » (*La cérémonie*). Pour Machen, nous évoluons au cœur d'une forêt de symboles, de signes, de hiéroglyphes (un ter-

---

[4] Oscar Wilde, *Plumes, crayons et poison (une étude en vert)*, in *Intentions*, P.-V. Stock, Paris, 1905, trad. Jean Joseph-Renaud.

[5] J. K. Huysmans, *A rebours*, Charpentier, Paris, 1884.

me qu'il affectionne tout particulièrement[6]). « La terre, les collines, et même les vieux murs forment aussi un langage, difficile à traduire » peut-on lire dans *Nature*. Mais celui qui parvient à les déchiffrer découvre souvent le secret et l'accomplissement de ses aspirations les plus profondes. Ainsi, la jeune femme amoureuse de *La roseraie*, atteint-elle « la béatitude de la connaissance parfaite » lorsqu'elle comprend que « le monde extérieur était juste une ombre bigarrée possédant la faculté de dissimuler ou de révéler la vérité. » Ce « monde extérieur » se donne à lire au poète et à l'observateur initié et attentif. Les signes prolifèrent, y compris dans les lieux au premier abord des plus prosaïques et dénués de magie, tel le quartier d'Holborn, en plein cœur de Londres (*Les choses saintes*). Arthur Machen invite le lecteur à les découvrir et à les décrypter afin d'accéder à une vérité supérieure, au divin et à la compréhension de ce qu'il nomme « les rouages secrets de l'univers » dans *The Literature of Occultism* (1899). Il l'engage à l'imiter, à suivre l'exemple de ses déambulations londoniennes dans Gray's Inn Road, une rue que nous parcourrons à plusieurs reprises dans ce recueil, qui lui inspirèrent ce constat : « Il est absolument certain que celui qui ne trouve pas l'émerveillement, le mystère, l'effroi, le pressentiment d'un monde nouveau et d'un royaume inconnu autour de Gray's Inn Road ne découvrira jamais ces secrets ailleurs, ni au cœur de l'Afrique, ni dans les légendaires cités cachées du Tibet. « La matière de notre œuvre est partout présente", écrivaient les anciens alchimistes, et en cela ils disaient vrai. Toutes les merveilles du monde se déploient à un jet de pierre de la gare de King's Cross.[7] » Ainsi est-ce dans certains « recoins perdus de Londres, aussi bizarres et rutilants qu'un cabinet de curiosités japonaises » que son *Idéaliste* « dénichait ses bronzes délicatement ciselés, le travail du jade, l'éclat et la flamme de couleurs extraordinaires ».

---

[6] Arthur Machen, *Hieroglyphics: A Note upon Ecstasy in Literature* (écrit en 1889, publié en 1902, Grant Richards, Londres).

[7] Arthur Machen, *Things Near and Far*, Martin Secker, Londres, 1923.

Toutefois, Arthur Machen ne se pose pas en simple disciple zélé, appliquant de façon aussi impersonnelle que méticuleuse les principes et préceptes d'une école. De fait, il instille dans des schémas référentiels largement dessinés et codifiés par d'autres la profonde originalité de son imaginaire et de sa sensibilité. *La cérémonie*, *Solstice d'été*, *Sorcellerie*, *Les choses saintes* évoquent ainsi les survivances du paganisme et de la sorcellerie, la perpétuation des rites de fertilité ou le mysticisme chrétien. *Les Touraniens* dévoilent l'existence de peuples préhumains, oubliés de notre civilisation et évoluant à sa lisière. A cet égard, Machen mérite sans doute d'être rangé parmi les initiateurs d'une ramification ou variation particulière du mouvement symboliste britannique.

Mais, cette relation au symbolisme peut également s'envisager différemment, et traduire un rapport plus utilitaire que d'adhésion. Dans cette optique, le symbolisme ne constituerait dès lors pas davantage qu'un véhicule, un langage perçu par l'auteur comme le plus adapté pour traduire sa singularité à cette époque. Arthur Machen a en effet toujours refusé d'être assigné aux mouvements symboliste et décadent. Il ne s'en réclame pas et n'hésite pas à se moquer de ceux qui affichent ostensiblement les « accessoires réglementaires » (le mot est de Machen) de l'esprit fin de siècle, tels les deux dandys du *Club des disparus* auquel l'abus de boissons fortes fait voir des étoiles vertes. Agacé d'être régulièrement classé parmi les auteurs décadents, Machen va même jusqu'à réfuter vigoureusement l'influence de Huysmans sur l'écriture du *Grand Dieu Pan* dans une préface écrite en 1922[8]. Certes, au lendemain de la Première Guerre mondiale, la littérature décadente est passée de mode et rares sont les auteurs, tels Rachilde en France ou H. H. Ewers en Allemagne, à s'y référer encore. En outre, après le procès d'Oscar Wilde en 1895, il ne fait pas bon se voir associé au décadentisme. John Lane, l'éditeur du *Grand Dieu Pan* et des *Trois imposteurs* en fit l'amère expé-

[8] Arthur Machen, *The House of Souls*, Alfred A. Knopf, New York, 1922.

rience : le 5 avril 1895, veille de l'arrestation de Wilde, une foule en colère attaqua à coup de pierres ses bureaux de Viggo street. De même, Arthur Machen paraît avoir connu des difficultés à trouver un éditeur au cours des années suivant la condamnation de l'auteur du *Portrait de Dorian Gray*. Ses *Quelques bibelots de jade*, ne paraîtront en recueil qu'en 1924 à New York, près de trente ans après leur écriture, dans une édition au tirage limité à 1000 exemplaires.

Néanmoins, par sa diversité et ses évolutions, l'œuvre d'Arthur Machen donne un certain crédit à ses protestations. Jusqu'en 1891, elle mêle encore textes d'inspiration ouvertement décadente, telle la première version du *Grand Dieu Pan*, et écrits plus légers, raisonnablement grivois (*L'escapade de Jocelyn*, *Un double retour*, *Une épouse merveilleuse*...), qu'auraient pu signer en France des auteurs comme Catulle Mendès ou René Maizeroy (eux-mêmes excellents auteurs de contes décadents par ailleurs).

Ces textes seront parfois jugés un peu trop épicés par ses contemporains : son *Double retour* mènera ainsi à la fin de sa collaboration avec la très respectable *Saint James Gazette,* tout en lui valant les compliments d'Oscar Wilde, qui goûta particulièrement ce récit propre à « choquer le bourgeois ». Chez Machen, ce « moment décadent » s'achèvera avec la mort de sa première épouse en 1899.

Cet événement traumatique le conduira à délaisser la plume pour embrasser la profession de comédien entre 1901 et 1910. Durant ces dix années passées en tournées au sein de la compagnie de Frank Benson, il écrira peu de fiction, à la notable exception du roman *The Secret Glory*. Lorsqu'il abandonne le théâtre, c'est pour endosser les habits de journaliste à plein temps pour l'*Evening News* d'Alfred Harmsworth (emploi qu'il perdra en 1921 pour avoir évoqué le lignage « dégénéré » de Lord Alfred Douglas dans un article). Mais il est alors rapidement happé par l'injonction patriotique. La Première Guerre mondiale éclate quatre ans plus tard et le propos principal des œuvres composées durant la période du conflit visera à soutenir le moral de la population. C'est néanmoins l'une d'entre

elles qui vaudra à Arthur Machen sa plus grande heure de gloire : *Les Archers*, court récit qui donnera naissance à la légende des archers de Mons. Machen ne renoue donc avec des ambitions exclusivement littéraires qu'à partir des années 1920. A quelques exceptions près, la plupart des œuvres réunies ici à la suite de ces *Quelques bibelots de jade* furent écrites et publiées durant cette période, souvent jugée moins intéressante que la fameuse décennie 1890.

Les différences apparaissent effectivement nombreuses. Son style, davantage épuré, semble subir l'influence du journalisme. De même, Machen brouille de plus en plus les frontières entre fiction et réalité et s'attribue désormais presque toujours le rôle de narrateur. Quant aux thématiques, elles se diversifient également.

* * *

Ce recueil suit un découpage mettant en relief certaines d'entre elles : apparitions et disparitions, impostures et imposteurs... Comme tout classement, il pèche sans doute par son côté un peu artificiel, car bien des apparitions se révèlent des impostures et bien des disparitions sont l'œuvre d'imposteurs. Cette classification nous semble cependant présenter l'avantage de souligner certains ressorts dramatiques fréquemment utilisés par l'auteur. Ceux-ci ont suscité beaucoup moins de commentaires que les inspirations majeures de Machen (celtisme, paganisme, christianisme). Toutefois, contrairement à ces dernières, ils structurent la totalité de son œuvre.

La section « Apparitions et disparitions » collige la plupart des récits d'inspiration fantastique de ce livre. Dans les textes postérieurs à 1920, le fantastique change quelque peu de nature par rapport à celui qui nourrissait les grands textes des années 1890. Le lecteur pourra le juger plus classique, moins personnel (on entend par là moins typiquement « Machenien »). L'auteur renoue notamment avec certains de ses modèles initiaux, tel Robert Louis Stevenson. En 1890, *Le club des disparus* rappelait déjà fortement *Le club du suicide*. En

1935, *Sorti du cadre* propose une variation très réussie de *Docteur Jekyll et Mr Hyde*. Les rites anciens ou les menées obscures du petit peuple cèdent désormais le pas à l'expérience spirite, à l'ésotérisme ou aux mystères et capacités insoupçonnés de l'esprit humain. Et lorsque rite il y a, comme dans *Rituel*, il ne présente plus un caractère strictement autochtone, issu du folklore celtique, mais plonge ses racines dans la lointaine Afrique.

Si l'apparition représente l'un des thèmes traditionnels du genre fantastique, celui de la disparition est, lui, plus communément associé au genre policier. Il émerge néanmoins très tôt comme un argument fantastique central dans l'œuvre d'Arthur Machen. Dès 1890, *Le club des disparus* l'inscrit déjà au cœur de son intrigue. Dans ces récits, le fantastique naît de l'impossibilité à attribuer une cause naturelle ou surnaturelle à ces disparitions. Celle-ci découle elle-même d'une double impossibilité de comprendre, portant à la fois sur les raisons et moyens de la disparition, et sur le fait qu'une disparition puisse survenir sans que nul ne s'en soucie, voire ne s'en aperçoive. A plusieurs reprises, Machen exprime son trouble face au phénomène de disparitions mystérieuses dont personne ne se préoccupe. Le long développement qu'il consacre à ce sujet dans *La route de Douvres* sera ainsi repris presque mot pour mot dans *Un grand vide*[9]. N'exprime-t-il pas par là une angoisse ontologique, sans doute consubstantielle à l'écrivain ou l'artiste, celle d'avoir travaillé à une œuvre qui ne laissera pas plus de trace qu'un château de sable après la marée et d'avoir usé une vie entière à la bâtir, tout cela pour disparaître dans l'indifférence générale ? Cette angoisse hante nombre de ses personnages, subitement confrontés à la vanité de l'œuvre accomplie, doutant de la valeur même de la littérature (tel Mansel dans *L'Oméga suprême*), et portant un regard désabusé sur l'échec d'une vie ou l'imposture d'une œuvre.

---

[9] in *Histoires de Terreur*, anthologie établie par Roland Stragliati &Françoise Martenon, opta, Paris, 1965. Voir aussi bibliographie en fin de volume.

D'imposture et d'imposteurs, il sera fréquemment question dans ces nouvelles. Les imposteurs n'ont pas seulement fourni à Machen le titre d'un de ses plus célèbres ouvrages, ils le pourvoient aussi très généreusement en personnages. L'imposture est figurée comme une condition même de l'existence, à laquelle nul ne semble devoir échapper. Dans *Sorti du cadre*, Arthur Machen confesse lui-même avec humour sa propre imposture lorsqu'il lui arriva d'officier comme critique d'art. L'imposture n'apparaît donc pas condamnable en soi. Elle peut se révéler anodine ou grave, protéger les pires crimes, comme dans *Un élève brillant*, ou servir aux plus belles actions, comme dans *L'Arbre de Vie*.

La section « Crime » est la plus courte du recueil puisqu'elle ne compte que trois textes. Elle a cependant l'honneur d'abriter les très rares œuvres d'Arthur Machen ayant fait l'objet d'une adaptation cinématographique à ce jour (si l'on excepte le film érotique *Ecstasy* réalisé en 1989 par Luca Ronchi, lointainement inspiré de *La poudre blanche*). *Le mystère d'Islington* fut transposé à l'écran en 1960 sous le titre *El esqueleto de la Señora Morales* (Le squelette de Mme Morales) par le réalisateur mexicain Rogelio A. Gonzales. Cette comédie noire a été classée parmi les 100 meilleurs films du cinéma mexicain par un jury de critiques en 1994. En 2017 sortit, de façon très confidentielle, un film de Mark Goodall, intitulé *Holy Terrors*. Tourné en noir et blanc à Whitby, il adapte six nouvelles de Machen : *La poudre blanche*, *Les Archers*, *The Happy Children*, *Solstice d'été* (un des *Bibelots de jade*), *Rituel* et *Une chambre douillette*, ces deux derniers segments composant, avec *Le mystère d'Islington*, la section « Crimes » de ce recueil.

Pour finir, la section « A la manière de... » rassemble une série de textes s'apparentant à des pastiches de littérature ancienne. Leur lecture nous ramène aux débuts londoniens d'Arthur Machen, à la fin des années 1880. Il connaît alors les commencements difficiles d'un jeune Gallois monté à Londres, qui, après avoir échoué aux examens d'entrée de l'école de médecine, embrasse l'ambition de faire carrière en littérature. Avant que plusieurs héritages ne lui